

## OREL ET LES OLMEQUES

### (le roman des civilisations mésoaméricaines et la légendaire usine familiale de caoutchouc)

7

« La poésie est ce qui prépare un rêve partagé qui ne serait plus solitude ». Yves Bonnefoy

« Nous naissons quelque part et construisons en nous, petit à petit, notre origine ». Rainer maria Rilke

Que savons-nous de la mort, des rêves, de leurs émotions, du quotidien en esprits, de l'intime et des sensations par là-bas ?

Que ça-voir du langage des corps d'alors, des mœurs fuyantes de milliers d'années, en ces mondes anciennement nouveaux, d'ailleurs outre-Atlantique ?

De ces Amériques centrales, nées et prospères un temps au cœur de leurs forêts vierges, durablement violées, depuis lors ?

Que dire des Montagnes pyramides dévorées par les lianes chères à ces empires ancestraux successivement immolés des peuples mésoaméricains, les veines ouvertes ?

Avec leurs bibliothèques de glyphes massacrées et les hévéas saignés à blanc ?

Au nom du cœur des sacrifiés qui se déversent le long des escaliers pyramidaux, arbres ensanglantés de vie et de mort... Métaphores palpitantes de sacrifices parfois volontaires. D'arrachages cannibaliques en élasticités caoutchouteuses, éternels retours des symboles concrets de régénéscence. à l'image de la balle en latex volée aux derniers Taïnos par le premier « Colomb » et ramenée au roi d'Espagne.

Comment imaginer sinon en rêves et en peintures leurs danses oubliées avec leurs costumes d'aigle exorbitants et les jaguars aux pelages parfaitement rougis de sang?

Il aura fallu que la fille petite du directeur de l'usine de caoutchouc promène son irrésistible attirance pour les lieux fondateurs, déambulant parmi les machines magiques et terrifiantes, regarde avec sa soif de ça-voir insurmontable les travailleurs transpiraient, dans leurs œuvres.

Pigments noirs et ombres bleues des racines de légende, de la grande famille humaine et de la religion de l'enfance.

Saignées blanches, écarlats sacrificiels, noirceurs de la vie ouvrière et des « saigneurs de caoutchouc, le roman des hévéas de vie et des flamboyants de mort.

A l'horizon, là-bas, où tout risque de se perdre à nouveau.

Regards lointains où miroitent les splendeurs bizarres (le Beau selon Baudelaire) des origines prenant la tangente.

A l'aune de prodigieux mythes primordiaux et d'œuvres plastiques stupéfiantes.

Avec leurs cortèges funèbres de peuples magnifiques et de civilisations majeures, tous et toutes calcinés, pour et contre l'éternité.

Alors ? Entrez ici chers mésoaméricains, à feu et à sang, recouverts de poussières de carbone et d'étoiles, aussi étrangers qu'étrangement familiers, avec vos êtres surnaturels... Cueilleurs chasseurs nomadiques, chamans possédés par d'ancestrales fumeroles, agraires visionnaires, citadins précocement sédentarisés !

Apparaissent-nous, tristes tropiques, aux rythmes de tous vos natifs !

Transferts d'existences, de mémoires et voix exterminées des origines à refonder, petit à petit, écrans souvenirs après toiles vierges. Mondes aux bords de l'abîme, s'éteignant les uns après les autres, bien avant le cataclysme des conquistadors, comme si l'histoire se répétait en spirales cosmiques, en cycles tragiques.

« Ô voix idéales de ceux qui sont morts, ou de ceux qui pour nous sont perdus comme des morts. Quelquefois, elles parlent dans nos rêves. Quelquefois, du fond de ses pensées, notre esprit les entend. Elles nous apportent un instant l'écho de la primordiale poésie de notre vie. Comme dans la nuit une lointaine musique qui s'en va. » (Cavafy)

Oui.

Ô témoignages primordiaux qui ne se taisent pas, ici et là-bas.

Ô jaguars sacrés des forêts nocturnes et de l'inframonde des eaux marécageuses, prédateurs redoutables errant, à l'aise dans le supramonde des arbres comme dans les lacs souterrains des cavernes, chassant sous la lune ou au soleil couchant, corps d'élite des guerriers *Toltèques* !

Ô nostalgies du futur des régénéscences impérieuses et des rivières profondes, de lait, d'eau, de sang. Au risque omniprésent d'en finir, quitte à faire du sacrificiel une obsession malade, un leitmotiv clamé par toutes les flutes d'argile en forme de fauves et aux couleurs d'oiseaux, et par mille autres représentations autrement inconcevables !

Ô coexistence d'harmoniques secrètes assassinées des trois dimensions fondamentales communes à l'inédit des cultures méso-américaines : l'inframonde des *animi* primordiaux et des ancêtres ; le monde terrestre naturel et humain ; le supramonde des astres et du divin aux cieux !

**Il aura fallu qu'une enfant doucement taciturne et terriblement observatrice ressentie étrangement dans son inframonde sensible, les histoires racontées et tues, au milieu des senteurs de fumées noires carbone, animalité végétale en écho à l'encens en écorce de copal et aux volutes de tabac inventées là-bas.**

**Hypermnésie oublieuse.**

**Impressions tenaces flirtant avec l'impossible à dire, sinon à le rendre, un jour, petit à petit.**

A partir de la réserve dès l'origine d'une vocation de l'incrédible ancienne qui n'aura de cesse nous le savons bien, de métamorphoser en engendrant du possible, ses potentialités créatrices.

C'est la lente et progressive naissance d'une peinture en gestation qui attendait son heure ici. Comme les incroyables découvertes archéologiques récentes patientaient là-bas, depuis une éternité, vibrante dans un après coup qui aurait pu ne pas avoir lieu.

Comme le blanc du stuc en chaux dont les mésoaméricains enduisent toutes leurs constructions en déforestant fatalement leurs écosystèmes (car sa fabrication comme la vulcanisation du caoutchouc nécessite beaucoup de feu) est la résultante optique de toutes les couleurs du monde, des sept teintes de l'arc en ciel mélangées, l'alchimie du réel.

En échos diffractés aux voies primordiales des cavernes premières de l'inframonde aztèque *d'Aztlan* et des vertigineuses Cénotes, les « puits sacrés » mayas... Ces plateformes sacrificielles captant les rayons solaires spéciaux d'un culte mystérieux. Lieux d'offrandes d'azur des origines. Demeures habitées par les morts et les ancêtres, en équilibre instable avec le supramonde des dieux galactiques, à travers la psychodynamique circulatoire eau-feu, féminin-masculin, soleil-lune, jaguar-aigle, mort-vie.

Un univers de de paix, cet inframonde aussi spirituel que concret, le contraire de nos sinistres Enfers bibliques.

Un dédale de temples climatiques, géologiques, astronomiques, végétaux, animaux, dédiés aux vitalités aquatiques : pluie, irrigations, boisson, fertilité, au ventre/terre maternel.

De l'amniotique des sources phréatiques aux parois suintantes des grottes, et des nappes phréatiques assoiffées de sang à la sève saignée à blanc des hévéas vite surexploités.

Il est vrai que depuis la plus haute antiquité, les *Olmèques* marquent l'Histoire du monde. Pas seulement des cultures mésoaméricaines qui leur doivent tant, du néolithique des avant gardes aux fugitifs *Aztèques* de la toute fin, mais de tous les autres, chaque parcelle d'humanité civilisatrice, jusqu'à nous et le malaise dans nos civilisations, de découvertes récentes en révélations, depuis lors, partout et à jamais.

Les *Olmèques*, mythiques fondateurs passionnés et passionnants, avec leurs grosses têtes colossales de huit tonnes aux dents limées et aux crânes modelés, se seront épanouis en éclairant les siècles à venir aux temps de Ramsès II (1300 ans AC).

A la hauteur des miracles égyptiens, ni plus ni moins.

Similitudes de leurs bestiaires divins et cultes pyramidaux, de leurs panthéons astrologiques et de la place de la mort, de la puissance de leurs esthétiques mères de civilisations - l'invention du zéro, découverte géniale avant tout le monde en prime pour les *Olmèques*.

De même qu'il est désormais entendu que l'ignorance des signes et le manque de traces auront pesé sur les vérités refoulées et les exhumations d'avantage sidérantes, découverte après trouvaille, chaque décennie que les dieux font et défont : Du jeu de balle spectaculaire restitué aux temps de notre génération par les anthropologues en Amérique centrale à l'époustouflant mur des morts excavé sous la grande place de Mexico il y a huit ans à peine.

Le Mur des morts, le grand « *Huey Tzompantli* ». Un ossuaire arborant des milliers de crânes de sacrifiés, qui se dressait dans l'enceinte sacrée du *Templo Mayor*, au centre de *Tenochtitlan*. Boulier morbide spectaculaire de têtes tranchées à l'obsidienne, agglutinées à la suite d'une savante préparation anatomique et un rituel bien orchestré, le tout à grande échelle. Un mur des morts encore plus terrifiant que dans les récits horrifiés des conquistadors.

Enigmatiques passés, assurément fascinants.

Enigmatiques cultures honteusement bafouées voire déniées aussi, sous couvert de suspectes méconnaissances. Alors même que de telles créativités et de telles réalisations éprouvent puis jusqu'à nous ici, voyez, tant de possibilités du réel et du vivant.

Imaginaires spirituelles et esthétiques terribles, de là-bas, redevenues étrangement familiers.

Avec leurs écritures à la fois pictographiques et idéographiques, leurs lieux fondateurs de matières et leurs constellations symboliques aussi écologiques que civilisatrices.

Depuis l'effondrement répété des origines sur elles-mêmes qui avait en outre dit-on déjà eu lieu il y a des millénaires, pour les *Olmèques* et les autres. Au cœur même des collapsus universels qui ne manqueraient pas de se reproduire, les choses et les être se régénérant et se désagrégeant en cycles stellaires. Et ainsi de suite, jusqu'au pire du pire, l'inattendu tant de fois attendu, mais pas à ce point quand même.

Et puis, le pire du pire survint, déluges cataclysmiques réels, prévisions dépassées.

Ce fut le débarquement par pertes et fracas d'hidalgos colonisateurs génocidaires.

L'imprévisible catastrophe tant de siècles redoutés de la *Conquista* sera venu surprendre les oracles millénaires pourtant sérieusement possédés, avec leurs divinations au parfum de la destructivité et des béances incicatrisable.

Cruelles destinée que les prêtres guerriers n'avaient pas imaginé partir aussi définitivement en fumée, malgré tous les « *Popol Vuh* » de leurs mondes.

L'ombilic d'un cauchemar pressenti par les astres interprétés en mythes.

L'horreur toujours « l'horreur », face aux ténèbres (Conrad).

Une hémorragie traumatique, condamnant le sens même des choses, à la survie de l'architecture de l'univers et les êtres de langage, au néant.

Les chamans eux-mêmes qui voient tout, n'avaient pu le concevoir.

Il aura fallu alors un travail séculaire de retrouvailles en peintures sur un vrai faux air de *Fiztcaraldo*, les noirs de carbone de la fabrique familiale aux sources sacrées de « l'extime » (Lacan), pour que se produise également ici de l'impensable, à partir des vibrations tenaces de l'intime.

Résonnances tellement intenses qu'on ne saurait s'en extraire, sinon à en produire jusqu'à l'obsession, passionnément, quelque chose, ce que nous ne saurons qu'après, presque rien même, ce qui ne va fondamentalement pas de soi.

D'où l'idée insensée donc justifiée, de maculer ses souvenirs écrans sur les toiles vierges !

Regardez le geste créateur primordial d'à venir dans ses œuvres et la pulsion de témoigner qui redonne vie.

Aux bords même de l'abîme et aux sons des beautés terribles à l'horizon du couchant, dans le sillage phosphorescent des Cénotes sacrificielles azurées et des noires pyramides ensanglantées.

« Ne voyez-vous pas que tout ce que nos yeux regardent est le reflet de ce que nous ne voyons pas ? N'entendez-vous pas que tout ce que nos oreilles entendent est l'écho déformé d'harmonies triomphantes ? Ne sentez-vous pas, ne pressentez-vous pas qu'il n'y a qu'une seule chose sur terre, ce qu'un cœur peut dire à un autre en le saluant sans un mot » (W. S. Solowjew). A nouveau, martelons-le, oui.

Métamorphoses mythologiques et représentations découlant de l'art pariétal, qui dansent avec les parois en relief de tous les temples, en s'éclairant d'une flamme sur le point de s'éteindre.

Aux sources de l'histoire lancinante des forêts tropicales éventrées.

Aux racines de générations fantomatiques et d'insondables étirements de l'espace-temps sacrificiel (les chrétiens en savent quelque chose avec leur dieu martyr vidé de son sang sur un pale).

Aux origines archéologiques par chance sans fin, de cultures inspirant respect et admiration.

Pour ces mondes de culture tellement riches d'âmes et leur singularité hermétiquement isolée des autres continents durant des millénaires, affreusement saccagées au nom du Dieu « Or ».

Drame infiniment réactualisé depuis que les saignées des hévéas et les statues rituellement recouvertes du sang des sacrifiés, métaphorisent à la perfection.

Voici le livres d'heures complexe d'un effondrement qui aurait pu ne pas avoir lieu.

L'éternelle lutte à mort des pulsions culturelles et des barbaries de tous poils, sous la menace qui ne passera pas des dieux modernes de la guerre et de l'argent.

Errances humaines haineuses et mortifères, l'humanité mourant et renaissant chaque jour, sur le tranchant du rasoir, arbres de vie et arbres de mort, Eros et Thanatos en transe, suivant le fil rouge sang des arts mortuaires et des pratiques sacrificielles psychogénétiques.

La mort, encore la mort, toujours la mort.

Ce à quoi répondent les forces civilisationnelles dansant frénétiquement dans leurs chaînes, autour des feux civilisateurs et les arcanes sublimées d'un palais des glaces de l'art où tout se reflète poétiquement dans tout.

Dès lors, que reste-t-il de telles origines perdues qui vaille encore la peine ?

A exprimer ? Peindre ? Témoigner ? Ecrire ? Se lamenter ? Faire silence ?

Rendre simplement et sincèrement les honneurs à ceux à qui il se doit.



Tenter, même difficilement, de (re) découvrir ces aires multiculturelles allant de la Californie à l'Equateur, qui réclament à cor et à cris d'être recueillies dans toute leur étrangeté, en soi.

En les accueillant ouvertement, à s'en laisser traverser et ravir, aux confins même de la dépersonnalisation jusqu'au bout de nuits d'insomnie, forêts extatiques animalières, rencontres « indiennes » narcotiques (Artaud chez les *Tarahumaras*).

Un curieux ravissement qui déchire la poitrine, renverse les valeurs, illumine le destin.

Racines des racines. Livres d'images de la jungle. Mangroves des légendes.

Cryptes mythologiques ornées de cœurs palpitants auxquelles répondent les abstractions des motifs répétitifs sur les murs des citadelles antiques. Pulsations du « sang du monde » - le caoutchouc pour les *Olmèques*- à l'œuvre ici après là-bas.

« C'est en cherchant les racines du Mexique ancien que l'on découvre les siennes propres, ce qui nous relie à ce monde de légendes et de splendeurs oubliés » (Le Clezio).

En témoignent ardemment les insolites « excentriques » mayas, objets par essence énigmatiques (le propre du grand art selon Freud) : Découpages virtuoses à l'irréalité garantie, profils zoomorphes bizarres, symboliques inédites, polymorphisme des dieux réunis dans une seule représentation, mystère des mystères, parfait.

Il y aurait de quoi s'y perdre ? Très bien donc, rien à craindre. L'Eldorado selon Baudelaire : « Au fond de l'inconnu pour trouver du nouveau » !

Périple surréalistes concrètement rêvés pour rêver à de nouveaux mondes inusités.

Odyssée des couleurs et des odeurs. Tout sauf du déjà-vu !

L'immortalité à la manœuvre et l'*Unheimlich* à foison. On aime.

A la mesure de l'éprouvante recherche océanique que « le je fait de l'autre » (Todorov), ce que la *Conquista* criminelle pavée de bonnes intentions et

pimentée d'avidité aurifère, met en scène et incarne tragiquement, symboliquement mais surtout hélas mille fois hélas, en réalité.

On abhorre les nuits et brouillards de ces temps ensevelis. Ces amnésies ténébreuses, couleur noir cacao des fabriques de caoutchouc. Tous les *blackout* du monde saignant depuis lors à flots en rouge sang et en bleu maya (mélange spécial d'indigo et de palygorskite argileuse).

Des déluges de larmes incarnat au fumé caractéristique du « sang des arbres » couleur stuc en passant par la mystique des pyramides dégoulinant des cœurs arrachés à cru par les couteaux d'obsidiennes en vue de transfuser une vaste tribu de dieux incorrigiblement anémiés. Un sang d'encre bleue noire répandu sans ménagement et par vagues le long des temples et des terrains du jeu de balle, au sein pas exempte de mauvaiseté d'une éthique du monde profondément autre.

Cachez ces monstruosité inhumaines et barbares que nous ne saurions voir ?

A chacune sa vérité, ses vérités !

Transportons-nous sans détourner le regard, les masques des barbaries supposées sont de toutes façons impénétrables.

Il s'agit encore une fois de rendre à la maltraitance mortelle inouïe infligée à ces territoires olmèques ce qui leur est dû. Tout saut une sorte d'idéalisation matinée de culpabilité, et il y avait aussi là-bas son lot d'exactions, un fardeau significatif : esclavages endémiques, guerres perpétuelles, sacrifices obsessionnels pour survivre en se détruisant, fantasme de soumissions aux dieux conquistadors de l'ignorance, opiums des peuples abusés.

Autant de scènes originaires (*Urszene*) ambigües et contradictoires, incompatibles avec les a priori naïfs et les jugements à l'emporte-pièce.

Que dire encore de l'anéantissement catastrophiques de virtuoses passés maîtres du temps et en céramiques sans l'utilisation du tour ? Eux les inventeurs du chocolat, du tabac et d'un vocabulaire pillé par leurs bourreaux anthropophages : hamac, avocat, toucan, ananas, canoé, coca, boucan, tomate, cannibale, pirogue,

savane, curare, ouragan, patate, colibri, tobogan, quinoa, barbecue, acajou, iguane, etc. !

Comment supporter sans rendre gorge de l'extermination innommable sur l'autel de la civilisation occidentale impérialiste (sans verser dans l'excès manichéen) de ces prodigieux bâtisseurs d'états cités parmi les plus vastes qu'aient connu le monde, sans animaux de bât ni roues ni outils en métal ? Sacrifiés, eux les grands sacrificateurs, par les marchands d'un temple de pacotilles et de mensonges, nous-mêmes.... En dépit de leurs fabuleuses médiations corporelles totémiques et de leurs univers des formes de la mère nature, autrement inconcevables ... Sans papier pour s'écrire mais peu importe, gravant leurs signes sur du cuir, des fibres, du caoutchouc même !

*Les Olmèques jusqu'aux Aztèques en passant par les Mayas, les Toltèques, les Nahuas, les Zapotèques, les Totonèques, les Mixtèques, les Otomis, les Purépechas*, des centaines de populations et de cultures enterrées vivantes et sacrifiées autant que sacrificielles, aussi sanglantes qu'ensanglantées, de leurs temps, de tous temps ?

C'est pourquoi nous leur devons jusqu'à la critique de nos nostalgies fictionnelles teintées de mauvaise conscience, au grès des : projections narcissiques, séductions morbides, pensées magiques, scènes originaires archi-violentes se démultipliant, castrations tous azimuts, repas totémiques sens dessus dessous, éternels retours fantasmatiques au ventre maternel, cannibalismes des figures paternelles transfrontalières, fantasmes sacrificiels transférés de la martyrologie chrétienne.

Un devoir de mémoire artistique et culturel qui n'aura pas notre haine et rend compte sur un air entêtant d'autodafés, de nos inconduites massacrant, d'extinctions climatiques en déforestations programmées, d'un effroyable pillage des esprits, d'insoutenables crimes contre l'humanité parmi les pires, ouvrant immédiatement les portes de l'enfer à l'épouvantable traite des esclaves d'Afrique (l'autre pire du pire d'une suite de génocides à venir).

C'est que « dans le rêve des origines, il y a tout à la fois, l'horreur, l'admiration, la compassion » (Le Clézio) ... Dont acte. Des statues de vrais faux héros déboulonnées (« Colon ») aux présences de l'absence qui hantent les inconscients navigateurs.

Au sens où les civilisations naissent, se développent, tombent malades, s'éteignent. De la prédation à la restauration et des horreurs de l'extinction chirurgicale aux fouilles historiques reconstructrices.

Il aura fallu l'avènement de moins en moins incertain, par conquêtes successives, face même aux ténèbres, d'une artiste aux recherches sans concession.

Dans l'urgence incontournable à peindre, à penser, à dériver. A surtout à ne pas dénier l'existence tragique du sacrifice des hommes dieux qui avaient pour coutume d'offrir à la terre affamée de sang fertiliseur, les cordons ombilicaux de leurs nouveaux nés.

A continuer d'explorer comme Orel s'y emploie depuis longtemps, les fondations mythiques de la peinture, fille de *Butadès*, du victorieux *Parrhasios* et du directeur de l'usine.

En vue de rendre hommage avec amour, aux anticipations du génie mésoaméricain et des ses splendeurs bizarres, dans ses œuvres. Entre autres.

Aux sources intemporelles des mystères de l'art, depuis les fascinantes mains négatives projetées à pleines bouches soufflantes sur les parois de la Grotte de Chauvet, jusqu'aux sourires loin d'être dupe des derniers noirs de Rembrandt.

En vue de réanimer les animaux fantastiquement pigmentés au pochoir de Lascaux et les grottes sources des souterrains secrets des pyramides géantes sous les cieux étoilés, à l'image incrustée du pelage constellé de tâches des jaguars. Comme les matières bleues noires de l'usine de sang caoutchouteux reprennent corps au présent, à travers poils de pinceaux insatiables, crissements de tubes de couleurs sur les toiles et musiques du silence rebondissantes.

**Fulgurances conjointement fuyantes et jaillissantes à la Giacometti. L'art du futur ?**

**A saisir sur les toiles du familier « sang des arbres », le caoutchouc, qui les constitue en partie et les aura inspirées au cours d'une entreprise picturale sans équivalent (traces, signes, choses, promesses).**

Il n'y a qu'à songer au « vieillard des enfers » et au « dieu des pluies » sans lesquels la vie ne peut s'écouler car rien ne pousserait alors...

Il n'y aurait qu'à ça-voir de quoi il retourne avec les jaguars forestiers dont les babines ensanglantées renvoient à leurs robes, cathédrales tachetés d'astres cosmiques...

Il n'y a qu'à rêver aux reines de la nuit sculptées et aspergées de peintures criantes, depuis les sources paléolithiques jusqu'aux racines de l'art moderne, figures ancestrales martelées en glyphes de sang et de bleus noirs... De l'archaïque fantasmatique des mythes premiers aux cénotes cryptiques, quand le soleil d'or se réfléchit au zénith de certaines dates minutées dans l'année, à l'intersection de trois calendriers cycliques, distinctes et complémentaires, post-olmèques... Des forêts sous-marines aux grottes sacrées du côté de la sublime antique Tulum, et *Sac Atun*, et *Dos ojos*... Des pratiques anthropophagiques refoulées et peu commentées aux écorchages des victimes sacrificielles afin d'en revêtir la peau...

Partout où les animaux chamaniques se métamorphosent en figures d'art aux rythmes des flûtes en argile imitant les cris de la jungle, univers des formes premières que les arts mobiliers imitent avec leur esthétique terrifiante.

Un art de mourir et de vivre la mort des autres, la sienne.

Ainsi, autorisons-nous à rêver encore sans les trahir à ces nouveaux mondes profanés aux styles absolument autres, pillés sans vergogne par de soi-disant chrétiens vomissant des caravelles. A travers les œuvres ici en présence, dans leurs miroirs.

Ces très nouveaux et très anciens mondes, au-delà de l'horizon, à l'Ouest toute...  
 Ces mondes cachés/trouvés, que les cartes ignoraient, heureusement jusqu'alors...  
 Depuis les origines réévaluées en permanence du peuplement originaires du continent américain (à partir de 35000 ans av JC), séparés des millénaires du reste du monde, sans influence ni communication. Ces anciens nouveaux mondes enfouis avec leur adaptation géniale à un « enfer végétal » et un climat tropical redoutable et leur soif incorrigible d'entailles auto-mutilantes. Nos frères défunts et leur dette impitoyable vis-à vis des dieux friands de culots sanguins et de myocordes pour régénérer le sang de la terre et réalimenter la pompe à créer du vivant...  
 Circulations extra-corporelle d'esprits, de corps, de matières, d'âmes.

Il aura fallu la rencontre de hasards nécessaires et les rendez-vous du destin intérieur pour que le laboratoire souterrain d'Orel chez les Olmèques nous catapulte depuis son « archéologique », à travers cette mosaïque de tableaux, aux origines exhumées d'un temps retrouvé. Exigeante peinture qui n'en finit pas de (se) dépeindre, de repeindre les arts.

La recherche de l'invisible du visible ? Rendre à qui il se doit l'invisible ?

Rendre visible le visible, regardant celui qui s'y mire, bien est pris qui croyait voir.

Métissages polymorphes de l'enfance et appels sublimatoires du supramonde de l'art, contre les menaces d'anéantissement et l'effondrement des choses et des êtres, tout contre.

Un kaléidoscope de fantasmes primordiaux, de souvenirs réels et de représentations imaginaires à l'œuvre, en vue de devenir le père, le mère et l'enfant de son art (Camus) ?

De l'engendrement des visions aux scènes primitives de l'enfance de l'art.

D'une autre fois à une fois autre, voir ce que nous n'entendons pas avec les yeux.

Le dialogue des cœurs aux harmonies triomphantes au regard de nos rêveries, du fond de leurs pensées.

Un des rares textes mayas sauvé des flammes chante ces antériorités circulaires et ces mémoires du futur : « Une autre fois il en sera ainsi, une autre fois les choses seront ainsi, en un autre temps en un autre lieu. Ce qui se faisait il y a longtemps et qui maintenant ne se fait plus, une autre fois se fera, une autre fois se fera ainsi, comme cela fut en des temps très lointains. Ceux qui vivent aujourd'hui, une autre fois vivront, une autre fois seront » (*Codex Florentinus*)

Il est des artistes nées pour faire vibrer l'inaudible, et de mater une fois pas deux, un tracé sans équivalent, comme certains écrivains existent pour permettre l'écriture d'une seule ligne d'écriture vraie. De ces créatrices qui permettent de voir autrement et de comprendre le souffle d'un soupir, l'espace d'un instant, de telles voix arrachées à leurs âmes comme des morts qui nous parlent !

Ecoutez l'artiste en question vous montrer un chemin sans précédent, comme vous ressentez les chants étouffés de l'inframonde des mésoaméricains, avec ses eaux primordiales, ses sources cavernieuses, ses puissances chtoniennes, ses créativité souterraines imprégnées des esprits des ancêtres, concrètement présents.

Il est des regards, des travaux d'Hercule artistiques, des performances poétiques, qui nous marquent pour de bon et pour le reste, telle l'apparition fantomatique des *Tainos*, « hommes prudents, bons et nobles » en *arawak*, étranges étrangers, « peuple d'amour » caribéen, les premiers à se cogner les espagnols sans espoir et le premier génocide de l'histoire (un million de mort en cinquante ans), Pompéi des Amériques rayé de la carte.

Eprouvons encore, jusque dans nos veines, grâce soit rendue aux peintres démiurges qui décillent les murmures pénétrants du supramonde des dieux, de la cime des arbres au fait des pyramides célestes, trop de fois mis à terre, depuis les trois déluges successifs qui se déversèrent de la gueule du serpent du ciel, aux commencements des commencements. Suppliques étouffées des dieux qui se sont tus. Panthéon foisonnant, de « l'aigle embrasé » à « la pierre du soleil », du mythe de *Huitzilopochtli* à celui du « serpent à plumes » *Quetzalcoatl*. Le supramonde

mésaméricain, peuplé de paires d'oppositions chargées de sens sous couvert d'un cosmos géométrique envahi de dualités : froid/chaud, père mâle/mère femelle, jaguar/aigle, humidité/sécheresse, fétilité/parfum, sexualité/gloire, vent/feu, douleur vive/irritation, jet nocturne/jet de sang, inflammation/consommation, etc.

Se souvenir de s'en souvenir.

Comme de lever le refoulement des images du sombre *Yum Kimil*, dieu de la mort des mayas, cadavre putréfié orné de grelots multicolores les yeux arrachés des orbites...

Ou de l'immense *Quetzalcoal*, dieu de la réincarnation aztèque des quatre éléments, « celui qui commande à l'aurore », divinité masculine des origines humaines à partir du maïs, fertilité terrestre de ce qui croit, du vivant, de ce qui se récolte...

En rivalité avec *Huitzilopochtli*, archétype du guerrier mort et ressuscité, «réincarné en colibri, « l'oiseau mouche du sud », insatiable en cœurs et en hémoglobine, armé d'un serpent de turquoise et d'une flamme solaire prédatrice, ouvrant la « maison du soleil » aux morts violentes...

Avec le séduisant *Kinich Ahan*, dieu soleil voyageur, de haut en bas et de bas en haut, appelant de ses vœux d'Est en Ouest et d'Ouest en Est, le sang noble des enfants de hauts rangs à sacrifier en faveur des équilibres du monde...

Et l'incroyable *Ixchel*, déesse lune de la maternité, de la médecine (jeune) et des eaux traîtresses (vieille), fondamentale pour la cosmogonie maya...

Sans même imaginer occulter l'incontournable *Chaac* des Olmèques et des autres ensuite, dieu absolu de la pluie et des sources de l'inframonde....

Ni l'inquiétante *Ixtab*, déesse inusitée du suicide, une corde autour du cou, manifestation maléfique les joues putrides mais garante d'un accès direct au ciel étoilé de divinités....

Le terrible *Duluc Chabtan*, divinité cruelle maya des sacrifices humains et de la guerre, que n'oublieront pas les singuliers Toltèques, pas moins que les fervents aztèques vite moribonds...



Quant à la troublante *Tlazolteotl*, ancienne déesse des Huastèques chevauchant un serpent cosmique, divinité du désir sexuel et des souillures spirituelles dont elle peut exempter l'humanité en les ingérant, que dire ?...

Sinon songez au destin du dieu du maïs *Yum Kaax*, représenté sur les bas-reliefs mayas des épis dans les cheveux, l'équivalent aztèque se nommant *Cinteotl*, considéré dans la mythologie comme le fils du dieu de la nuit (le « seigneur au miroir fumant ») Tezcatlipoca et de la déesse *Xochiquetzal*...

Il aurait tant à dire encore, tant à développer, à la lueur d'un tel entrelac de connections stellaires, organiques, minérales, que le jeu de balles en caoutchouc incarne. Mise en scène primitives et originaires. Le jeu de balles en caoutchouc rebondissantes, pulsatiles comme le cœur, aux trajectoires plus ou moins aléatoires à la manière des astres, énergétiques.

Autant de mouvantes formes de l'informe en dynamiques spirituelles et physiques, « le jeu de balles », précurseur caoutchouteux et mystique là-bas il y a des millénaire des dieux du stade et des religions mondialisées des sports collectifs d'ici. Un jeu de balle astronomique consacré à la fertilisation du sol, les trois mille ans précédant le débarquement des évangélistes cruels.

Figuration ludique que cet *Ulama* perfectionné par les Aztèques, activité sérieuse donc. Spectaculaire en tous cas. Symbolisation incarnée et collective des mouvements uniques du soleil, ascendant et descendant, à travers le cosmos, condensée dans une enceinte sacrée - les premiers terrains de jeux identifiés au Guatemala en 1800 Av JC et chez les Olmèques vers 1500 Av JC, la période préclassique ancienne.

Le tout entre l'égide impressionnante des pyramides du supramonde et celle des abysses matriciels de l'inframonde, un espace transitionnel contre les forces obscures de la Terre.

Le jeu de balle inventé omniprésent pratiquement dans tout la région et toutes les cultures du nouveau ancien monde, avec les corps meurtris de peloteurs risquant pour le plus noble honneur du sacrifice volontaire leur intégrité physique mise à mal par la violence des impacts de balles en caoutchouc pesant plus de trois kilos.

Une myriade de joueurs dans le temps, de toutes époques, jouant leurs vies avec leurs têtes bientôt arrachées, leurs membres meurtris et leurs cœurs bientôt éviscéré, pour de bon sur le billot, surtout en cas de victoire régénératrice de l'univers, dynamiques sacrificielles et communautaires afin de faire triompher l'ordre cosmique et la fertilité du maïs réclamant des conditions très singulières.

Avec la hargne compétitrice de joueurs semi-nus, vêtus du pagne traditionnel le *Maxtlatl*, de protections très cuir pour les fesses, les genoux et les chevilles, de jugs et de haches en pierre, de masques zoomorphes ou autres en échos aux sculptures des parois du stade. La plupart du temps décapités à la fin de la partie pour conjurer la fatalité de la disparition du monde le sang giclant des carotides personnifiant la pluie divinisée, ce précieux liquide qui nourrit les champs et perpétue le vivre ensemble.

Un polyptique en peaux d'oignon dont il serait opportun de se souvenir de s'en souvenir.

**Comme des âmes à se rappeler ?**

Appels de mémoire dont témoignent en corps les trois principales « âmes » de l'être humain selon les peuples *Nahuas* : le *Tonali* dans la tête relié aux cieux et aux pères de famille ; *l'ihiyotl* logé dans le cœur et lié aux météores, aux quatre cieux inférieurs et aux fils ; le *teyolia* placé dans le foie et connecté aux étages du monde souterrain et à l'univers maternel.

**Réminiscences. Redécouvertes. Réinventions.**

Comme il avait fallu engendrer un mouvement de création à partir de son archaïque, la fabrique d'un art intimement extime, pour lever un peu le voile de telles sensations errant dans la nuit des temps.

Il fallait un pinceau d'archéologue, excavateur, portraitiste, infantile, cuisinier, visionnaire, en état de grâce, érotique. Les mains disparaissant sous les couches de pigments. Voilà.

L'élaboration d'une peinture irriguée par le « sang des arbres » de tous les arts réunis dans un travail de rêve associant librement, dans son adresse à l'autre de l'autre. Bonne à ça.

Désenfouissements de l'enfouissement qui ne sacrifient ni aux voyages de l'inconscient des nocturnes jaguars chthoniens, ni à la perte de vue du rivage sur l'autel fictionnel d'une vérité aux yeux d'aigle. Le tout, ici comme là-bas, en ces pleins soleils qui comme la mort ne peuvent se regarder en face.

Les yeux dans les yeux néanmoins, ténèbres illuminées d'interactions fécondes, des Cénotes de l'esthétique laissant remonter au ciel profond se reflétant dans la surface de l'eau, les mythologies ancestrales auxquelles aspiraient les peuples mésoaméricains et leurs voix primordiales. Les frottements de pinceaux noircis au carbone sur les toiles de caoutchouc de chaux vive d'Orel en attestent, décillant des visions qui n'arrêteront pas dorénavant de se nouer et de se détisser.

Immortaliser la mort par le poétique plastique ?

Redonner naissance à ce qui se terre sous les lianes, aimanté par le supramonde des arts créateurs. Des « puits sacrés » bleu maya du Yucatan aux pyramides rouges et noires des aztèques dégagées de leurs gangues végétales de jade.

Une rencontre des arts qui serait l'écriture en images de la vie ?

Un partage plus réel que la réalité et l'espoir, réel autant que sublimé, le temps venu, d'exposer.

Offrandes intemporelles aux regards des regards, à réveiller d'autres rêveurs, rêvant à d'autres rêves.

Christophe Paradass, mars 2023.